

Le coup de folie de « Dore »

Un récit de Michel Gontard – Le Serre à Monestier du Percy

Clic-Clac ... ce bruit est devenu tellement familier qu'on a l'impression de l'avoir toujours entendu ; et encore, maintenant on n'entend même plus ce bruit ; seule l'action de notre index sur l'interrupteur suffit, et la lumière jaillit dans la pièce, comme si ce geste remontait à la nuit des temps.

Et pourtant, elle n'est pas si loin l'époque où l'on s'éclairait encore à la bougie et à la lampe à pétrole. Songez que certains villages de la campagne française n'ont été électrifiés qu'aux alentours des années 1930 et certaines maisons isolées n'ont vu arriver la fée électricité qu'après la guerre de 39-45.

Cependant, dans le Trièves, nous fûmes dans ce domaine des privilégiés car plusieurs villages, dont le nôtre parmi les tout premiers (celui de Monestier du Percy) furent électrifiés dans les années 1900-1910, bien avant certaines grandes villes françaises. Et cela grâce au génie et à la pugnacité d'un habitant de Saint Maurice : Monsieur CORREARD.

Celui-ci, ingénieur de son état, construisit une petite usine sur le chemin qui part de la RN 75, juste après le centre de séjour des paralysés, et qui nous mène soit au col de Seysse, soit au col de Trapeynier, en longeant le ruisseau de « Côte-Rote ».

Les ruines de cette installation sont encore visibles, sur une ancienne déviation de ce chemin, à droite en montant, juste avant de traverser le torrent du ravin de l'Archat. Cette toute petite usine était alimentée par l'eau du ruisseau de Côte-Rote au moyen d'une canalisation rudimentaire. Monsieur Corréard construisait lui-même ses lignes électriques, aidé en cela par quelques tâcherons.

C'est ainsi que Saint Maurice, puis le Serre, les Bayles et Monestier (et sans doute Lalley vu la proximité, mais je n'ai pas de précisions à ce sujet), furent les premiers villages électrifiés.

Il n'y avait pas de compteurs à cette époque, Monsieur Corréard vendait son électricité au nombre de lampes ; il y en avait en général deux par maison, une à l'écurie et une à la cuisine. On ne pouvait pas éteindre les deux lampes à la fois, soit sur l'une soit sur l'autre ; c'est ainsi que si on éteignait la cuisine, on allumait l'écurie et vice-versa. Les installations étaient bien sûr très rudimentaires. Les fils étaient arrimés aux maisons très souvent au sommet des montoirs ou des escaliers de bois donnant accès aux granges.

Au Serre, sur la place, habitait Monsieur Théodore RAYMOND, dit « Dore » et sa femme Evelyne, dite « Véline », là où habite actuellement Henriette Brahic ; c'était son arrière-grand-père.

Dore, comme on le nomme toujours lorsqu'on parle de lui, était également le frère de mon arrière-grand-mère.



Véline et Dore

Chez lui, les fils électriques étaient accrochés par des isolants de fortune au sommet de l'escalier de bois donnant accès à la grange au-dessus de la maison d'habitation, là où se trouve actuellement l'appartement de Patrick Garino.

Mon oncle, Henri* de son prénom, le petit-neveu de Dore, était paraît-il très connu dans le village pour inventer et exécuter de grosses bêtises.

C'est ainsi que l'installation précaire du père Dore lui donna une idée ; il se bricola une pince isolante avec des bouts de caoutchouc et, la nuit venue, monta sans bruit au sommet de l'escalier, coupa les fils, plongeant ainsi la cuisine dans l'obscurité, et s'enfuit à toutes jambes.

Le premier soir, Dore pensa à une panne – fréquente à cette époque – et ne dit rien ; il ne comprit que le lendemain à la vue des fils coupés, qu'il répara (ou fit réparer). Et le soir venu, Henri coupa à nouveau les fils et s'enfuit. Le manège dura ainsi plusieurs jours, mettant de plus en plus Dore dans une rage folle.

Un soir, il sortit comme une furie et hurla : « **Si revîn, lui faou un caou dé fusil** ». Henri ce soir-là n'était pas allé très loin ; il s'était prestement allongé dans le tombereau que Dore avait laissé dans sa cour ; il avait donc tout entendu et cela lui donna une idée malsaine. Avec de vieux vêtements qu'il rembourra de paille et de foin, il fabriqua un mannequin et la nuit venue l'installa au sommet de l'escalier de la grange de Dore.

Les lampes de rue existaient déjà ; elles avaient été proposées et vendues aux communes en même temps que les lampes des maisons. L'une d'elles se trouvait sur un poteau, juste au-dessus de la maison des Philippe, au bord de la route et diffusait ainsi une pénombre vers l'escalier de Dore. Le mannequin bien calé contre la rambarde, Henri coupa un fil et courut s'allonger dans le tombereau.

Dore, fou de rage, sortit le fusil à la main, épaula et tira sur ce qu'il croyait être le vaurien. Le mannequin tomba au sol. Dore tout joyeux se mit à trépigner et à hurler : « **Véline, l'aï tumba** ». Et Véline sortit en pleurant : « **Maï qu'aï qu'a fa, maï qu'aï qu'a fa** ». Henri caché dans le tombereau jubilait et avait toutes les peines du monde pour retenir son rire.

Mais que se serait-il passé, si la veille, sans crier gare, Dore avait sorti son fusil ?

[NB : Henri (Gontard) est en photographie dans la partie «Mémorial 14-18» à l'occasion du vol à 8000 mètres en 1923. On peut être gros farceur dans sa jeunesse et grand décoré entre 1915 et 1923]*